

X  
HOMONYMIE OU POLYSÉMIE ? CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE VERBES  
SIGNIFIANT "SUIVRE", "VOIR" ET "DIRE" DANS LES LANGUES INDO-  
EUROPÉENNES

Les nombreux termes indo-européens rattachables à une forme radicale \*sek<sup>w</sup>- se rangent sous les sens de "suivre", "voir" et "dire". En face de cette diversité sémantique, on se pose le problème de l'étymologie et de l'histoire lexicale du groupe. A-t-on affaire à une, deux ou trois racines distinctes et, le cas échéant, comment s'explique l'évolution du sens ? Selon une opinion ancienne et encore très répandue aujourd'hui, des données comme lat. sequor "je suis", insequo "raconte" et got. saihwān "voir" se ramèneraient à une racine indo-européenne unique, en dépit de la variété de leurs signifiés. De "suivre" à "voir", par exemple, le passage se ferait par le truchement de l'acception "suivre des yeux". Ou bien "suivre" et "voir" sortiraient d'un sens plus ancien, propre à la langue des chasseurs: "flairer, dépister (le gibier)", en parlant des chiens. Les dictionnaires étymologiques de A. Walde et J. Pokorny se font l'écho de ces vues et fournissent des références bibliographiques pour la recherche antérieure à 1959<sup>1</sup>. Après cette date, l'idée d'une origine commune de ces éléments lexicaux et l'hypothèse d'un sens cynégétique premier se retrouvent, notamment, dans un article de A. Kammenhuber, qui relève au nombre des isoglosses germano-hittites "die Festlegung der Bedeutung von idg. \*sek<sup>u</sup>-, ursprünglich terminus der Jägersprache für "aufspüren" des Wildes (lett., slav. erhalten), nicht auf "folgen" (wie im Ar., Griech., Lat., Kelt.), sondern auf "sehen"; germ. (got.) saihwān : heth. šakuwa pl. t. "Augen" mit denominalem šakuwāi- "blicken" (neben üblicherem au(š)- "sehen").

Daneben bietet das Germ. in \*sagjaz "Gefolgsmann" = lat. socius auch die andere Bedeutung" (KZ 77, 1961, 62). M. Mayrhofer re-présente encore cette doctrine dans son récent dictionnaire étymologique du sanskrit (à propos de sacate): "Zugrunde liegt idg. \*seq<sup>u</sup>-, ein alter Jagdausdruck, vom Hund gebraucht (s. o. lett. sekt): "das Wild aufspüren und verfolgen"; daher \*seq<sup>u</sup>- "folgen" und "sehen" (got. saihwān usw. "sehen", heth. šakuua "Augen")"<sup>2</sup>. Pourtant, dès 1947, J. Fourquet invoquait une linguistique historique dégagée des a priori néo-grammairiens en faveur d'une interprétation contraire des faits: "Les néo-grammairiens considéraient comme concluante la coïncidence de forme phonétique, portant sur plusieurs éléments: ainsi got. saihwān et lat. sequor attestaient nécessairement une seule et même racine indo-eur. \*sek<sup>w</sup>-; le sens pouvait avoir évolué; on partait du sens le plus général: "suivre". La découverte de hittite sakkuwāi- "voir" vient donner à ce raisonnement un démenti éclatant. Il est très vraisemblable qu'il s'agit de deux sémantèmes indépendants. Ont-ils existé côte à côte dans un même stade de l'indo-eur. ? C'est possible, bien que ce ne soit pas nécessaire. Le raisonnement des néo-grammairiens repose sur le postulat inavoué que la Ursprache était une langue parfaite, qui n'admettait pas d'homonymes" (Etudes germaniques [Paris] 5, 1947, 13). Ces considérations prudentes et fort raisonnables n'ont eu que peu d'influence sur les travaux ultérieurs des indo-européanistes. Il y a lieu de citer, toutefois, le jugement de P. Chantraine à la rubrique ἐπομαι de son dictionnaire. A la suite des représentants du verbe "suivre" en indo-européen, l'auteur écrit: "L'évocation du mot germanique pour "voir", got. saihwān est très douteuse"<sup>3</sup>. Bien orientée aussi est la présentation des données celtiques issues de sech- par E. Bachellery,

qui sépare soigneusement les articles "1 sech-, thème verbal déponent, suivre, surtout au figuré, ..." et "2 sech-, thème verbal actif ... dire, déclarer; conter; indiquer, montrer"<sup>4</sup>.

La thèse de l'unité radicale (\*sek<sup>w</sup>- polysémique) nous paraît irrecevable et nous admettons une situation homonymique: 1 sek<sup>w</sup>- "suivre", 2 sek<sup>w</sup>- "voir; dire". Ce point de vue s'appuie sur une étude morphosyntaxique de nos matériaux et sur les emplois. Ce qui vaut pour le celtique (voir ci-dessus) vaut aussi pour l'indo-européen: les verbes "suivre" relèvent de la voix moyenne (sanskrit, grec) ou déponente (latin, irlandais), tandis que les verbes "voir" et "dire" présentent une flexion active. Cette différence se justifierait mal, si l'acception de "voir" sortait de "suivre" par spécialisation sémantique. D'autre part, la distribution des sens dans les langues de la famille est significative: là où \*sek<sup>w</sup>- a fourni un verbe "suivre", il n'a pas produit de verbe "voir", et inversement<sup>5</sup>. Enfin, la construction syntaxique varie en fonction de la définition sémantique: le verbe de sens comitatif gouverne anciennement l'instrumental de la personne, le verbe de la vue appelle au contraire un complément à l'accusatif. On dispose donc d'un ensemble d'indices grammaticaux en faveur de racines homonymes, mais indépendantes. Reste le témoignage des faits sémantiques, tels que l'analyse des emplois les fait connaître. En védique, le sens le plus archaïque de sac- est à chercher dans le paradigme de sacate, non dans le présent à redoublement siṣakti, comme l'indiquent les données comparatives. C'est avec sacate que s'accorde le grec ἐπειται. Et parmi les occurrences des formes du présent sacate, les faits les plus utiles se reconnaissent à un critère syntaxique. Ce sont les exemples construits avec l'instrumental comme cas de l'accompagnement, car le datif

grec régi par ἔποιαι y correspond exactement (cf. Chantraine, Grammaire homérique II, Paris 1953, 74)<sup>6</sup>. A l'examen, les emplois de sacate + instr. se révèlent sémantiquement homogènes. Dans le Rgveda, l'expression renvoie toujours à une forme d'alliance entre des personnes (divines ou humaines) solidaires. Les Aśvins se rangent aux côtés d'Uṣas, fille du ciel (1,183,2); Agni s'unit aux autres feux du sacrifice (2,18,2); assez fort tout seul, Indra ne désire pas s'allier à cinq ou dix autres (5,34,5). En revanche, le fidèle ne dédaigne pas la protection de ce dieu puissant. L'hymne à Indra 8,4,6 dit explicitement: saḥásreṇeva sacate yavīyúdhā yás ta ānaḥ úpastutim "il s'allie à un rude combattant qui en vaut mille celui qui t'a adressé des louanges". L'associé ainsi gagné est un sákhā "ami, allié". Avec sac- ce substantif constitue une figure étymologique en 8,48,10 (à Soma): ṛdūdāreṇa sákhyā saceya "j'aimerais me lier avec l'ami compatissant".

Les conditions d'apparition du grec ἔποιαι dans la langue homérique sont plus variées, mais offrent tout de même des points de contact notables avec les contextes védiques. On retrouve plus d'une fois la notion d'une relation fidèle, d'homme à homme, nouée à des fins guerrières. Ainsi, les grands héros de l'Illiade n'étaient pas allés seuls combattre les Troyens. Od. 11,372, Alkinoos interroge Ulysse: ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπε καὶ ἄτρεκέως κατάλεξον, εἰ τις ἀντιθέων ἐτάρων ἴδεις, οἳ τοι ἄμ' αὐτῷ Ἴλιου εἰς ἄμ' ἔποντο καὶ αὐτοῦ πότιμον ἐπέπον. "Mais, voyons, réponds-moi sans feinte, point par point: as-tu vu quelques-uns des compagnons divins qui, pour t'avoir suivi sous les murs d'Ilion, y trouvèrent la mort ?" (Bérard). Pour la désignation des fidèles compagnons, ce texte recourt au substantif ἐταίροι. Or, un terme de la même sphère sémantique se rattache à la racine de

ἔποιαι. Il s'agit de l'archaïque ὀπάων "compagnon d'armes", déjà attesté en mycénien comme nom propre (o-ga-wo-ni, PY Fn 324,16). Dans l'Illiade, le mot se dit d'une espèce d'homme liège, comme Mériion vis-à-vis d'Idoménée ou Phénix vis-à-vis de Pélée. Le radical ὀπ- remonte à \*sok<sup>w</sup>-, avec psilose, et par son vocalisme rappelle le latin socius. Mais une formation plus proche encore se reconnaît derrière le nom d'agent homérique ὁσοσητήρ "qui assiste, protège", de ὁσοσέω "assister", dénominateur d'un vieux composé \*ἄ-σοσοῦς < \*sm-sok<sup>w</sup>-yos. De plus, le vieux germanique possède un nom du compagnon d'armes issu de \*sok<sup>w</sup>yos: v.isl. seggr, v.sax. segq, etc. Tout ce vocabulaire, on le voit, n'a rien à faire avec le lexique de la chasse. En grec, l'emploi de ἔποιαι au sens de "suivre à la trace" n'apparaît pas avant l'époque classique (Xénophon, An. 7,3,43 et Cyn. 6,19). Dans ces conditions, l'analyse sémantique de "voir" par "suivre des yeux" ne s'applique pas à l'indo-européen \*sek<sup>w</sup>-.

En revanche, les sens de "voir" et "dire" ne semblent pas irréductibles. Le germanique, avec la conservation des types (v.sax.) sehan et seggian, montre la voie. Au point de vue étymologique, le verbe pour "dire" se définit comme un dérivé causatif du verbe pour "voir"<sup>7</sup>. De même que la racine \*deik- signifie "faire voir (= montrer)" en grec (δείκνυμι; pour la valeur de -vu-, cf. ὀρνυμι "faire se lever"), mais "dire" en latin (dīcere), de même germ. \*sek<sup>w</sup>- se rapporte tantôt à la vue, tantôt à la parole. De "faire voir" à "dire", le passage s'effectue par la notion d'"exposer", de "raconter", comme en témoigne le sens du substantif v.isl. saga "récit" (cf. all. Sage). La nuance narrative est également nette dans les faits grecs et latins. Les formes du verbe \*ἐν(ν)έπω < \*en-sek<sup>w</sup>-ō s'appliquent à la relation d'événements ou au rapport de paroles prononcées.

Ainsi, l'impératif ἐννεπε du vers 1 de l'Odyssée porte sur l'exposé de la matière épique du poème: Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον ... "C'est l'homme aux mille tours, Muse, qu'il me faut dire ..." (Bérard). Comparer, avec l'impératif aoriste ἔσπετε, Il. 16,112. Le verbe admet des régimes variés, parfois annonceurs d'un long récit: νόστον ἐμὸν πολυκηδέ(α) "mon retour aux mille soucis" (Od. 9,37), πάντ(α) ... κατὰ κόσμον "toutes choses en bon ordre" (H. Hermès 433), μῦθον "l'histoire" (Od. 11,492), etc. La vieille poésie latine conserve le correspondant exact de la forme épique ἐννεπε dans l'archaïque insece (ou inseque). Livius Andronicus, Od. 1, traduit le texte homérique en ces termes: Virum mihi, Camena, insece versutum. Une seconde attestation du terme se rencontre chez Ennius, Ann. 326 Vahlen: Insece Musa manu Romanorum induperator | Quod quisque in bello gessit cum rege Philippo "Raconte, Muse, ce qu'avec sa troupe de Romains chaque chef a accompli dans la guerre contre le roi Philippe". Avec ce fragment, Aulu-Gelle rapporte une définition intéressante de inseque: "quasi perge dicere et insequere" (18,9,3) = "dis et poursuis jusqu'au bout"<sup>8</sup>. Les anciens se souvenaient donc de la valeur durative de ce vieux verbe.

En conclusion, le grec et le latin se sont dotés, comme le germanique mais avec des moyens formels différents, d'un verbe "dire" à coloration narrative. Ce verbe, qui pourrait être en dernier ressort le causatif d'un verbe "voir" disparu<sup>9</sup>, n'a pas de parenté avec le groupe de "suivre". L'indo-européen

possédait donc deux racines homonymes: 1 sek<sup>W</sup>- "accompagner, suivre (surtout à la guerre)" et 2 sek<sup>W</sup>- "voir; faire voir, exposer, raconter, dire".

Université de Neuchâtel  
Institut de linguistique  
CH 2000 Neuchâtel

Claude Sandoz

Notes

1. A. Walde - J. Pokorny, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen II, Berlin et Leipzig 1927, p. 480. Voir aussi J. Pokorny, Indogermanisches etymologisches Wörterbuch I, Berne et Munich 1959, p. 896. De son côté, C.D. Buck, A dictionary of selected synonyms in the principal Indo-European languages, Chicago 1949, p. 1043, rapporte got. saihan, irl. sech-, etc. à une racine \*sek<sup>W</sup>-, "prob. the same ultimately as \*sek<sup>W</sup>- in words for 'say' ... and also \*sek<sup>W</sup>- in words for 'follow' ... though opinions differ in regard to the semantic starting-point and sequences".
2. Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen III, Heidelberg 1976, p. 417.
3. Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots, Paris 1968-1980, p. 361.
4. In: J. Vendryes, Lexique étymologique de l'irlandais ancien. Lettres RS, Paris 1974, s.v.
5. Le germanique ne fait pas exception, car seul \*sek<sup>W</sup>- "voir" donne lieu à des verbes. De \*sek<sup>W</sup>- "suivre" n'existent que des substantifs (v.norr. seggr "vassal, compagnon", etc.).
6. A la différence de šacate, šičakti - ordinairement suivi de l'accusatif - ne s'associe jamais à l'instrumental.
7. Sur la classe des causatifs en -j- du germanique, voir H. Krahe - W. Meid, Germanische Sprachwissenschaft III, Berlin 1967, p. 246.
8. Cf. id. 18,9,4 la glose inseccionēs "narrationes". Sur inquit, inquam, voir A. Ernout - A. Meillet, Dictionnaire étymologique de la langue latine, 4e éd., Paris 1959, p. 318.
9. Pour la valeur causative d'un présent radical thématique, comparer le type lat. uertō "je fais tourner", à côté de uertor "je tourne" (intr.).